Adonis et le soufisme : comment penser autrement le renouvellement poetique ?[1]



Benedicte Letellier

La contribution d'Adonis au renouveau intellectuel et poétique amorcé dans les années cinquante, dans l'Orient arabe, se concrétise de manière décisive avec l'émergence du groupe š*i'r* (*Poésie*) fondé par son ami Yûsuf al-Hâl et la parution d'une revue du même nom. Il s'agissait, pour le dire vite, de diffuser une poésie encore toute jeune aux formes nouvelles, telles que la poésie libre (« š*i'r hurr* ») et la poésie en prose (« š*i'r manthûr* »). Bien que le groupe et sa revue cessèrent d'exister en 1964, les jeunes poètes arabes, ne cessèrent de poursuivre leur réflexion sur les

[1] Cet article a été publié originairement dans la revue « *Itinéraires et contacts de culture* », *Vol 42. "Poésie des Suds et des Orients"*, CENEL, Paris XIII.

conditions d'un renouvellement poétique. En ce qui concerne l'œuvre critique d'Adonis, il est à noter qu'elle propose une conception de la création poétique à partir d'une pensée qui bien souvent dépasse les frontières du littéraire.

Aussi la création poétique, fut-elle fondamentale et incontournable dans la pensée de cet auteur, est-elle à replacer dans une critique plus générale sur la culture arabe. Dès lors, on comprend pourquoi la réflexion critique d'Adonis autant que sa production poétique établit voire rétablit des liens essentiels entre la poésie, les textes religieux et l'imaginaire mythique. Si la poésie se conçoit alors comme l'actualisation continue d'une recherche de l'invisible et d'un questionnement sur le visible, on comprend aussi dans quelle mesure le renouvellement poétique se joue dans la conception même de la création poétique.

Comme l'explique Guillevic dans un poème qu'il dédie à Adonis, ce poète est « un pèlerin qui recherche le dieu qu'il est » (Adonis, 1982 : 37). À la question « -Qui es-tu ? », une voix répond « -Une lance errante / Un dieu qui vit sans prières » (Adonis, 2002a : 143). Nombreux sont ses premiers poèmes à témoigner d'une quête essentiellement spirituelle. Dans les derniers recueils, le poète poursuit sa quête initiale à travers une poésie plus élémentaire. Chaque élément de la nature, sacralisé par la poésie, suscite un questionnement, tantôt d'ordre collectif tantôt d'ordre individuel, sur les lois du changement et sur la création poétique.

Dans le *Livre des métamorphoses et de la migration dans les régions du jour et de la nuit*, écrit en 1965, le poète présente ses deux questionnements à travers les termes de métamorphose et de métaphore. Dans le long poème sur l'Andalousie, « Les métamorphoses du Sakr »[2] se lisent et se comprennent comme l'expérience intime

---

[2] « Sakr (l'aigle) de Qurayš » est le surnom donné à Abd al-Rahmân (731-788) par le calife abbasside Abû Ğa'far al-Mansûr en hommage à sa bravoure. 'Abd al-Rahmân, aussi appelé al-Dâkhil (l'immigré), restaura en Andalousie la dynastie déchue en Orient. À cette référence historique, s'ajoute un élément fictif de la tradition littéraire. Le thème des métamorphoses d'un oiseau fait directement référence à la *Conférence des oiseaux* d'Ibn Attar. Trente oiseaux partent en pèlerinage au palais de la *Sîmorgh*, oiseau mythique qui signifie justement trente oiseaux. Dans la poésie persane, cet oiseau apparaît dans une double tradition : celle de l'épopée héroïque et celle de la poésie et gnose mystique. Le poème des « métamorphoses du Sakr » mêle aussi ses deux traditions.

d'un voyage. Il est difficile de lire le poème sous le seul signe d'un voyage imaginaire, vécu par le poète. Le voyage naît sous la plume du poète autant que dans la lecture du poème. Il se révèle dans les nuances et les muances de la langue, du sens et des voix. Il invite à une recherche de l'invisible et de l'étrangeté, sublimée par la représentation confuse de l'Andalousie.

En effet, le poète présente l'Andalousie comme le signe poétique de ce qui ne peut se saisir distinctement dans la mesure où il peut tout devenir. Il ne s'en cache pas et nous fait part de ses recherches sur la création poétique, sur les moyens de la mettre en œuvre. « Je cherche, dit-il, un [substitut][3] / Je cherche la porte de l'étrangeté » (Adonis, 1982 : 93). « Un jour, / Les poèmes seront porte de ville / Vers la terre de l'étrangeté / Et l'étrangeté / Patrie pour les prophètes » (Adonis, 1982 : 98).

Ainsi l'Andalousie est-elle le lieu où toute métamorphose devient possible. Elle est simultanément la métaphore des métamorphoses du Sakr et celle de l'écriture poétique. « La métaphore poétique, précise Adonis, est une façon de représenter l'intervention des poètes dans le changement de relation entre des mots et des choses ou des mots et d'autres, ou bien encore des choses et d'autres» (Adonis, 2002b: 369). L'esthétique de la métamorphose, qu'affectionne tout particulièrement Adonis, surnommé « poète de la métamorphose » par Jean-Yves Masson (Adonis, 2003), se nourrit donc de la relation poétique qu'entretient le poète avec le monde. Ainsi, dans son œuvre poétique, le renouvellement est-il non seulement esthétique et rhétorique, mais surtout nécessaire et inhérent à l'acte créateur.

---

[3] Je propose de remplacer le mot « changement » retenu par M. Faideau et de traduire « badîl » par « substitut ». Le poète ne cherche pas tant un changement dans la mesure où il en fait l'expérience. Mais, en tant que poète, il cherche avant tout à en rendre compte. Il cherche donc le substitut poétique qui puisse exprimer le plus fidèlement possible sa relation au monde. En somme, la métamorphose ne se réalise pas dans la recherche d'un changement impératif mais dans la recherche d'une forme et d'une formulation fidèle au vécu qui, lui, est nécessairement changement.

La description de l'Andalousie qu'Adonis n'a jamais vue au moment où il écrit son poème et le questionnement sur la métamorphose en tant que voyage vers l'inconnu constitue une expérience poétique avec le monde qui rappelle, par certains aspects, l'«écriture de pensée» propre à l'expérience des poètes surréalistes. Il s'agit, selon les termes d'Adonis, de « transformer la vie en poésie » en accédant au « point de rencontre et d'enlacement entre l'homme et le monde » (Adonis, 1999), comparable au « point suprême » défini par André Breton (1952 : 153). Cependant, dans l'œuvre d'Adonis, l'expérience poétique se caractérise par une relation inhabituelle avec le monde qui permet d'élargir la connaissance et d'appréhender la réalité cachée des choses.

Bien que ses visées soient communes avec celles de « l'écriture automatique » des poètes surréalistes, notamment en ce qui concerne le désir de changer la vie, la poésie adonisienne réhabilite une pensée non plus seulement conceptuelle et limitée à l'esprit mais aussi et surtout une pensée du corps. Cette poésie ne se veut pas le fruit d'une écriture de pensée automatique ; elle participe pleinement du principe de vie ou pour ainsi dire au renouvellement de l'univers en ce qu'elle informe l'imaginaire. Pour Adonis, « c'est l'imaginaire, le rêve, l'inconnu, le *mythos* qui doivent être la source de [l'urgence poétique]. C'est en eux que réside ce qui pourrait renouveler en l'homme ses dimensions cosmiques, perdues ou oubliées, et redonner à l'existence sa splendeur. » (Adonis, 1999).

Voici l'une des paroles du Sakr qui témoigne du pouvoir poétique : « Si je savais comme le poète changer les saisons / Si je savais parler aux choses/ [...] Si je savais comme le poète m'unir aux plantes » (Adonis, 1982 : 46). Là où le poète crée un espace régi par des rapports nouveaux entre langue et existence, la poésie génère une dynamique dont les effets se font sentir aux niveaux de l'écriture et de la lecture. Elle exige du poète et du destinataire l'expérience d'un voyage mystique, c'est-à-dire d'une transformation de sa relation avec le monde. Cette détermination de la poésie repose sur un ensemble d'influences parmi lesquelles la poésie

française du XXe siècle, la poésie arabe classique, le soufisme d'al-Niffarî et d'Ibn 'Arabî sont les plus prégnantes.

Ces influences sont explicites dans une étude comparée du surréalisme et du soufisme qu'Adonis publie en 1992. Il propose de les envisager comme deux parcours de la connaissance pour lesquels la poésie est un moyen d'expression privilégié dans la mesure où la connaissance de l'invisible et de l'inconnu ne s'acquiert pas par la logique et la raison. « [L'homme], précise-t-il, sent que sa pensée est non seulement dans sa tête mais aussi et surtout dans la totalité de son corps. » (Adonis, 1992 : 16) Le renouvellement poétique dans l'œuvre d'Adonis se comprend mieux à la lumière de cette étude et, plus précisément, de sa conception du soufisme qu'à la lumière d'une conception de la modernité, fût-elle héritée de la poésie arabe classique ou empruntée à la poésie occidentale. Trois postures de réception se laissent discerner dans le parcours de toute son œuvre poétique. Elles constituent une réponse implicite au questionnement du poète et, plus sûrement, elles éclairent la relation poétique au monde qui affleure dans la poésie d'Adonis.

La première posture se caractérise par une perplexité. Dans cette posture, le poète interroge le sens des choses non pas dans l'absolu mais dans son rapport *a priori* et immédiat avec les choses. Adonis (2002b : 51) rappelle que dans le *Lisân al-Arab*, le sens (*al-ma'na*) est défini comme un effort (*mihna*). On admettra en effet qu'une langue exige un ensemble de conventions pour être pleinement efficace et le sens s'établit à partir d'un travail de plis, de fermeture et de fixation. De ce point de vue, la poésie peut apparaître comme le lieu d'un non-sens dans la mesure où elle obéit à l'inspiration créatrice du poète, même si, pour Adonis, la poésie est essentiellement le « lieu d'un sens à venir » plutôt que celui d'un non-sens. Quoi qu'il en soit, il suscite une certaine perplexité chez le poète qui est à l'origine d'une véritable expérience poétique.

Dans les « Métamorphoses du Sakr », le poète découvre en lui une langue et la difficulté à la faire vivre : « Stupeur ! En moi gronde une langue étouffée et se dressent des tours » (Adonis, 1982 : 60). Ce sont les tours de la mort dont il fait l'expérience dans la deuxième partie du poème. La perplexité constitue donc une sorte de prélude à la mort du poète. Elle annonce le détachement nécessaire vis-à-vis d'une construction commune. Nous pourrions la comparer à la mélancolie baudelairienne qui, quant à elle, naît d'une conception de la précarité humaine et traduit un sentiment désespéré face à la mort. Par cette rapide comparaison, on comprend que la perplexité se situe en amont de la création poétique. Elle ne peut donc s'accorder au rêve baudelairien de palingénésie (Jackson, 1996 : 45-61) ; tout au plus est-elle la promesse d'une connaissance et d'une renaissance.

L'expérience poétique, fondée sur cette perplexité, ne peut donc se satisfaire d'une langue commune et conventionnelle. Adonis s'interroge sur une autre langue : « *Pourquoi ne nous serait-il pas permis de donner aux choses une autre langue, une autre voix pour savoir comment nous vivons avec elles ?* » (Adonis, 2002b : 54).

Nombreux sont ses poèmes où le poète en fait l'expérience. Soit deux exemples :

Les « Métamorphoses du Sakr » se composent de quatre saisons qui retracent son parcours initiatique. Le poète, voué au non retour, découvre la solitude (I). Puis il fait l'expérience de la mort (II). Dans la troisième saison, il inaugure un temps magique où les souvenirs se mêlent à une renaissance. Enfin, la dernière saison (« Saison des arbres »), est une « élégie de l'aigle avec ses épitaphes ». Le passage qui nous intéresse se situe à la fin de la troisième saison.

« *Il [l'Euphrate] lave avec la mort et le parfum de mort*
Le chapitre de la parole : son de la voix
Dans la langue de l'homme.
Le temps s'est éveillé et c'est le jour
Qui crie avec les branches et les racines

Il crie : la poésie » (Adonis, 1982 : 104)

Le poète abandonne la langue commune et se met à l'écoute d'une langue naturelle plus subtile qui crée une poésie arborescente et lumineuse dans la dernière saison. L'accès à cette langue exige un passage par la mort. La langue de l'homme et celle de la nature se font alors entendre à l'unisson par un même cri qui annonce la naissance de la poésie.

Un autre passage explicite est extrait du recueil *Singuliers* (1977). Ce recueil se compose de quatre grandes parties : I. Genèse, II. Histoire, III. Corps, IV. Alchimie. La troisième partie comprend huit chapitres ponctués et rythmés par la répétition des motifs de la terre et du corps. Le premier chapitre, « Distancié de moi-même », interrompt l'histoire par un questionnement. Quelque chose a changé. Dans « L'histoire » (II), « La Terre n'était pas un corps, mais une blessure / comment serait possible, le voyage / entre le corps et la blessure ? » (Adonis, 2002a : 193). Dans le premier chapitre du « Corps », « La Terre n'était plus une blessure / mais un corps / comment va être possible le voyage / entre la blessure et le corps ? »

Le poète poursuit :

« *En un instant*
desséché / ruisselant
je m'éloigne / me rapproche
je romps en assaillant
je m'humilie / me trouble
et tout cela me distancie de moi.
Comment donner vue à mon corps sur moi-même ? » (Adonis, 2002a : 227)

La question du voyage puis celle de la représentation du corps trahissent la confusion du poète face à ce qui reste abstrait voire insaisissable. Se retrouvent en filigrane la métamorphose et la métaphore qui participent du mécanisme de création poétique. D'une part, la blessure de la Terre dénote, de manière elliptique, les effets d'une guerre, signifiant ainsi toute la souffrance inscrite jusque dans la terre où a eu lieu cette guerre. D'autre part, le moi est le sujet insaisissable par

excellence dès lors qu'il s'ignore ou se cherche. Dans le dernier chapitre, « Au nom de mon corps », l'expression poétique de cette blessure et du moi suggère un déplacement par le corps, présenté comme un retour à l'originel et l'informe.

« Au nom de mon corps le vivant / mort, le mort / vivant dénué de forme, et qui en a autant que de pores,
au nom de ce *je* qui n'est pas moi
de ce *tu*, femme, qui n'est pas toi, nous reformerons notre parler, nos deux langues
nous instaurerons des mots à la mesure de la langue, des lèvres, du palais, du gosier
nos deux corps entreront dans des limbes de brousses et de noces
pour tous deux se détruire / se rebâtir
en une vague
de célébration
sans forme :
lentement / rapidement
en direction de ce que nous appelions : vie
et c'était l'exorde de la mort » (Adonis, 2002a : 261)

Le poète rêve une autre langue dont le corps informe serait l'origine, dans laquelle le *je* et le *tu* ne représentent plus personne et ne garantissent plus aucune identité. Seul le corps invoqué semble avoir une identité profonde d'emblée reconnue par le poète. Parce qu'il a autant de formes que de pores, qu'il oscille entre la vie et la mort, il recèle une infinité de langues. Toutefois, le poète n'est pas dupe de cette nouvelle langue. À peine créée, elle se fige aussitôt et se voue à devenir une langue morte. Tel est le principe de vie qui appelle un changement perpétuel.

La poésie d'Adonis célèbre la réconciliation de la vie et de la mort, il s'enchante à en décrire l'alternance continue. Une tonalité élégiaque et enjouée advient tôt ou tard et produit un effet de ressaisissement. Ici, la mort n'effraie pas, elle est naturelle et saisonnière. Ce renouvellement constant n'apporte pas de réponse figée et déterminée qui puisse épuiser la perplexité. La poésie demeure en suspens, jamais totalement achevée dans la mesure où il n'y a pas d'entité ou d'identité qui ne soit création continue.

La deuxième posture requiert une imagination créatrice, nécessaire à la transformation de la vie en poésie. C'est une formule empruntée à Ibn Arabî. Bien qu'Adonis n'emploie pas cette formule, il connaît l'œuvre de ce grand maître soufi et s'en est maintes fois inspiré. Cette imagination, fondamentale pour comprendre la dynamique poétique, ne consiste pas en un ensemble d'images irréalistes ou surréalistes ni même en un langage hermétique, preuve d'une langue originale.

Le geste créateur du poète inaugure, à partir de la primauté du corps, de la terre ou de la mémoire, comme d'une matière première, le monde et les êtres. Il les présente sous une forme d'existence tout à la fois singulière et totale. Il ne s'agit pas d'une innovation au sens technique mais d'une «transcréation» qui serait un changement continu ou pour reprendre ses termes, «un déchirement continu » (Adonis, 2002b : 389). Transcréer, c'est transformer le regard sur les choses et ses relations avec le monde extérieur. La transcréation est l'autre nom de la poésie. Mais déchirure n'est pas rupture.

Au contraire, la transcréation réaffirme la matrice ou l'origine à partir de laquelle seulement peut naître le différent, le nouveau, l'autre. Elle est comme une passerelle entre le connu et l'inconnu. Dans le discours critique d'Adonis, la matrice ou « mère de la parole de Dieu », désigne la langue arabe devenue divine. Aussi la principale difficulté de la poésie est-elle d'échapper au joug de cette langue, sacralisée et intouchable. C'est la raison pour laquelle Adonis est amené à définir ce que serait la langue d'une poésie nouvelle de la manière suivante :

« Dans cette écriture en effet, la langue se tient sur les frontières qui joignent le visible à l'invisible : c'est la langue des rivages, de leurs contours seulement esquissés, c'est la langue du lointain et du périlleux, langue des extrêmes, langue qui écorche les mots et, par là même, exprime le monde saisi hors de toute certitude préétablie. » (Adonis, 1993 : 221-222)

Trans-créer ou redonner une existence au monde. De ce point de vue, la poésie est une expérience de l'infini et de l'illimité. Elle consiste nécessairement en

une mise à mort de la langue elle-même.

« *Une telle poésie difficile a certes existé à différents moments de l'Islam et continue d'exister aujourd'hui, mais marginalisée et réprouvée. [...] lire cette poésie, n'est pas un acte de consommation mais de création.* »

Un peu plus loin, Adonis précise la situation du lecteur :

« *Le lecteur, invité à se mouvoir lui aussi dans le domaine de l'imaginaire et du probable, perd ses références et évolue dans le poème comme dans un jardin où tous les fruits sont à portée de sa main, mais comme dans un abîme ou dans une épopée. Ce qu'il pourra en retirer lui coûtera des efforts, et il ne l'obtiendra pas avec son cœur ou son esprit seuls, mais avec son être tout entier.* » (Adonis, 1993 : 219)

En somme, le lecteur, comme le poète, est appelé à recomposer un sens, à interroger sa relation aux choses visibles et invisibles ainsi dévoilées par la poésie. Plus simplement, il lui est donné, notamment à travers la poésie, de réconcilier les éléments contradictoires et divergents. Il lui sera difficile de saisir le renouvellement poétique par une lecture passive. C'est la raison pour laquelle, à la question « comment transformer la vie en poésie ? », Adonis propose de corriger l'exclamation de Rimbaud (« Il faut être absolument moderne ») : « Il faut être absolument poète ! » (Adonis, 1999).

La poésie est le lieu et le temps d'un devenir qui ne peuvent être délimités sans risquer d'en proposer une détermination infidèle. Dès lors, le renouvellement poétique ne saurait être défini par une forme isolée et totalement nouvelle. Il ne saurait être identifié en dehors d'un mouvement continu d'ouverture.

La troisième posture exige un tel mouvement d'ouverture qui se traduit par une réelle rencontre avec l'autre, fût-il situé dans le temps ou dans l'espace. « Le poète, explique Adonis, fait l'expérience de son identité en faisant l'expérience de son altérité » (Adonis, 1999). Si les termes de perplexité et d'imagination créatrice vont, par définition, à l'encontre de toute clôture, il en va tout autrement de

l'identité. Certes par définition, du moins dans le dictionnaire, l'identité est avant tout ce qui ressemble, rassemble et établit. Ainsi, le concept d'identité est-il souvent rattaché à un sens univoque et fermé. Mais pour Adonis, l'identité est plurielle, ouverte.

> « *Elle ne concerne pas seulement l'effectif, mais aussi le potentiel. Elle dit tout à la fois le continu et le discontinu, l'implicite et l'explicite. La vraie poésie introduit donc une fissure au sein même de l'identité univoque et fantasmatique. Car la prétendue unité du Moi n'est qu'apparente : ce Moi est, au fond, déchirement.* » (Adonis, 1993 : 223)

Si la poésie participe d'un déchirement continu en même temps qu'elle lui donne forme, on comprend maintenant que ce déchirement est avant tout le fruit d'un parcours de connaissance du même, du Moi. Et ce parcours ne peut naître d'une recherche des analogies et des concordances précisément parce que ces dernières, préétablies et admises selon une seule cohérence, le figeraient aussitôt et le rendraient vain. Ainsi Adonis insiste-t-il sur l'idée d'une connaissance sans fin et sans limite, à l'image de la vie. Elle est toujours à naître, elle s'inscrit dans un mouvement de vie. L'identité serait donc en connivence avec un vécu corporel.

> « Vous pouvez parler du vécu dans le corps, du visible, de ce qui est pulsion, mais un corps c'est une mer, c'est toujours en mouvement, ça nous précède et ça nous suit. » (Adonis, 2004b : 52)

De même que le corps grandit et se transforme, l'identité réside toujours dans ce changement continu, dans ce qui tôt ou tard diverge, se différencie et devient autre.

> « L'identité ne repose pas sur la concordance et la ressemblance mais sur la divergence et la différence. » (Adonis, 2002b : 26)

L'identité relève d'une essence distincte et singulière. Si chercher une ressemblance, c'est d'une certaine manière déformer, alors faire l'expérience de son identité nécessite une mise en relation d'un autre ordre. Il s'agit d'une mise en

relation de tout ce qui en soi advient, fût-il senti ou vécu comme répétition, divergence, contradiction, multiplicité ou dispersion. Autrement dit, il s'agirait de lier et de faire se rencontrer tout ce qui surgit de visible et d'invisible.

> « C'est l'étrangéité liée à l'altérité qui me révèle à moi-même et qui m'accorde à elle. La création rend possible la rencontre des singularités, et elle nous recrée continuellement au sein d'une unité humaine universelle. » (Adonis, 1993 : 189)

En somme, la poésie adonisienne se présente comme le signe d'une totalité, à savoir celle d'une identité plurielle en instance de déchirement et de réconciliation. Accéder à cette identité, c'est s'engager dans un parcours de connaissance et rencontrer ce qui est inconnu, méconnu ou non- reconnu. Dépouillé de toute téléologie et plus exactement de toute finalité et finitude, le renouvellement poétique chez Adonis est moins un concept qu'une expérience corporelle et concrète de l'instant et du changement. Parce que la poésie est questionnement, expérience de l'altérité et mise en relation, elle donne à voir ce qui advient. Toute la force de sa poésie est là. Elle ne se situe pas vraiment dans le décalage et le renversement. Elle cherche à être et à devenir.

Bibliographie

Adonis, *Le Livre de la migration*, trad. Martine Faideau, Paris : Luneau Ascot Éditeurs, 1982.
Adonis, *Le Soufisme et le surréalisme*, Beyrouth : Dâr al-Sâqî, 1992.Adonis, *La Prière et l'épée*, trad. Anne Wade Minowski, Paris : Mercure de France, 1993.

Adonis, « Vers à un sens à venir », *Mémoire du XXe siècle*, n°1, « Complexité et quête du sens », Monaco : Éditions du Rocher, 1999.
Adonis, *Chants de Mihyar le Damascène*, trad. Anne Wade Minowski, Paris : Gallimard, 2002a.
Adonis, *Musique de la baleine bleue*, Beyrouth : Dâr al-Âdâb, 2002b.Adonis, *Toucher la lumière*, trad. Anne Wade Minowski, Paris : Imprimerie Nationale Éditions, 2003.
Adonis, *Commencement du corps, fin de l'océan*, trad. Vénus Khoury-Ghata, Paris : Mercure de France, 2004a.
Adonis, *Identité inachevée*, Paris : Le Rocher, 2004b.Adonis, *Célébrations : poèmes*, trad. Anne Wade Minowski, Paris : Éditions de la Différence, 2005.
Breton, André, *Entretiens*, Paris : Gallimard, 1952.Jackson, John E., « Vers un nouveau berceau ? Le rêve de palingénésie chez Baudelaire », *L'année Baudelaire 2*, « Baudelaire, figures de la mort, figures de l'éternité », Paris : Éditions Klincksieck, 1996.
Meddeb, Abdelwahab, « Le nom du poète », dans Republique-des-Lettres [en ligne], disponible sur <http://www.republique-des-lettres.fr/detours.php> (consulté le 26 septembre 2007).

Iconographie

Détail d'un tableau de la collection permanente du Musée d'Art Moderne, Paris. Phot. MWD.